qui paraissait être leur chef était vêtu d'une veste brune brodée de dentelle d'argent fanée; des *calzoneras* de velours vert, un gilet d'un rouge éclatant, des bottes à larges éperons, une coiffure affectant la forme de kolbach où était incrustée une image de la vierge de *Guadalupe* complétaient son costume. Il montait un cheval bai à l'allure fougueuse et tenait une longue lance à la main.

Tous ses hommes, à peu de chose près, étaient équipés comme lui. C'était un corps de cavaliers patriotes en reconnaissance : ils n'avaient aucun avis de l'arrivée de Mina. Le colonel D. Cristobal Naba, leur chef, se joignit au détachement, et l'on se dirigea vers le campement du reste de la petite armée.

Mina l'accueillit comme un sauveur et apprit qu'il n'était plus qu'à neuf lieues de la forteresse de Sombrero occupée par les indépendants; on continua la marche, et le 24 juin l'héroïque Guerrillero de la Navarre entrait dans Sombrero: la jonction était opérée! Il fut accueilli avec l'enthousiasme que devaient exciter son nom et ses actions : En un mois il avait fait deux cent cinquante lieues dans un pays ennemi, livré trois batailles et perdu seulement quarante hommes!

V

La garnison des indépendants qui occupait le fort de Sombrero, était commandée par D. Pedro Morena: abdiquant toute autorité, pour donner l'exemple, il se mit sous les ordres de Mina.

Quatre jours à peine venaient de s'écouler, employés à un repos indispensable que déjà l'activité du jeune général s'impatientait; elle ne tarda pas à trouver une nouvelle occasion de s'excercer. Le 28 juin un corps d'Espagnols, au nombre de sept cents, conduits par le colonel Castanôs, fit un mouvement dans la direction de Sombrero. Castanôs était un des plus braves officiers royalistes; il en était aussi un des plus cruels et des plus féroces. Emule de Calleja, *le boucher d'hommes,* il avait rempli tous les lieux où il passait de terreur, de larmes et de sang. Ses victoires, ses marches rapides et imprévues, ses attaques au milieu de la nuit en avaient fait un objet d'effroi pour les patriotes; leur esprit superstitieux grossissait encore sa renommée de toute l'épouvante qu'il inspirait. Ces divers motifs donnèrent le désir à Mina de l'attaquer et de faire tomber ce prestige; il se porta à sa

rencontre et le joignit à *San Juan de los Lanos:* il n'avait avec lui que deux cents hommes d'infanterie et quelques chevaux.

Il engagea la lutte avec sa vigueur et sa bravoure habituelles aux cris répétés de *Hurra! Mejico! Independancia!!*

Les Espagnols se défendirent vaillamment: au premier rang combattait le fougueux Castanôs. Vint le moment où la mitraille leur manqua; les artilleurs allaient interrompre le feu de leurs pièces, quand tout à coup, pris d'une inspiration soudaine.

— Enfants! s'écria Castanôs, apportez la caisse de l'armée, si nous n'avons plus de mitraille, nous avons des dollars! [1]

Aussitôt les coffres jetés à terre sont défoncés, et l'on bourre les canons de dollars. Malgré cette prodigalité les Espagnols furent défaits, et les premières ombres du soir virent le redoutable Castanôs couché sans vie sur le sol avec près de cinq cents des siens! Le lendemain les soldats indépendants trouvèrent leur paie sur le lieu du combat en ramassant les piastres qui y étaient éparses.

Une autre bonne fortune était réservée à Mina [1]: la

[1] Voir l'historien Anglais Davis Robinson, — *They fired dollars from Artillery, — we presume this arose from want of grape-shot.*

prise de l'hacienda de *Jaral* lui valut un butin d'un million [1].

Il était parvenu à l'apogée de son entreprise; ses ressources lui avaient donné les moyens de mieux équiper sa petite armée, de faire des achats d'armes, et d'envoyer à Mexico ainsi que dans d'autres villes des agents munis de fonds, qui devaient lui gagner des partisans; il était à la tête de vaillants soldats qui, enflammés de leurs victoires, ne demandaient qu'à marcher en avant. Avec ces éléments de succès, si les chefs de l'insurrection eussent été animés d'un véritable amour de la patrie, convaincus de ses intérêts, s'ils eussent loyalement mis à la disposition de Mina leurs divers moyens d'action, et joint leurs forces aux siennes, les Espagnols pouvaient être expulsés du Mexique, l'indépendance établie, et les drapeaux de la révolution flotter sur les murs de Mexico!

La fatalité ne voulut pas que ce grand dessein pût être encore accompli! Les chefs patriotes, dominés par la présomption et la jalousie, bien loin de seconder le célèbre Guerrillero, ne virent en lui, dans leur ambition égoïste, qu'un rival qui devait les absorber. Méditant dès lors sa chute, ils résolurent d'op-

[1] L'hacienda de Jaral était à vingt lieues au nord de Guanajuato; elle appartenait au marquis de Moncade, le plus riche propriétaire de la Nouvelle-Espagne.

poser à ses demandes le mauvais vouloir, de lui créer secrètement des difficultés, et de l'entraver dans tous ses plans. Ces divisions, encore plus que leurs armes, devaient singulièrement favoriser la fortune des Espagnols. Mina ne tarda pas à démêler cette antipathie et résolut, autant que possible, de compter sur lui seul.

L'affaire de *San Juan de Lanos* et la prise de l'hacienda de Jaral marquèrent les dernières prospérités de l'expédition; bientôt commença la période des revers[1]. Un échec essuyé devant la ville de Léon fut le premier avertissement de la fortune pâlissante de Mina!

Dans cette attaque stérile cent de ses plus braves aventuriers perdirent la vie.

Les Espagnols qui occupaient Léon au nombre de quatre mille, enhardis par cette défaite, résolurent de venir l'attaquer dans sa forteresse. Mina, averti, prit à la hâte quelques mesures, et le 30 juillet les védettes signalèrent l'ennemi dans la plaine de Sombrero. Le fort de Sombrero était situé sur un énorme mamelon, surplombant la montagne de *Comanja*, et dominait comme une sentinelle vigilante, toute la plaine de mille pieds. Les hauteurs de la montagne, coupées de précipices béants, le défendaient du côté du nord;

[1] La forteresse de Sombrero n'était éloignée de Léon que de neuf lieues.

à l'est, un gouffre, dont les vapeurs bleuâtres ne permettaient pas à l'œil d'en mesurer la profondeur, le protégeait d'une manière efficace. Une rampe escarpée était du côté du sud le seul chemin qui y donnât accès. En un mot, ces défenses naturelles rendaient le Sombrero imprenable par la force des armes: mais il avait un grand inconvénient, l'eau y manquait absolument. Pour s'en procurer la garnison devait aller puiser dans un torrent qui coulait au fond d'un ravin, à huit cents pas environ du fort.

Ce fut sur un mamelon de moindre hauteur que celui de Sombrero que Don Pasquale Linan, commandant de l'armée espagnole, plaça son quartier général. Ses forces comptaient trois mille cinq cent quarante-un hommes, deux obusiers et dix pièces d'artillerie. C'est contre un tel nombre que Mina devait se défendre n'ayant que son courage, quelques mauvais canons bossués et peu de munitions! La garnison qu'il commandait, ne dépassant pas neuf cents personnes avec les paysans et les femmes qui s'y étaient joints précipitamment, jura de s'ensevelir sous les ruines de Sombrero.

A peine les premiers rayons du soleil ont-ils éclairé la journée du 31 juillet que le bombardement du fort commence; les boulets, les obus tombent avec fracas et font retentir les échos de la montagne de Comanja.

A ce tonnerre qui dure tout le jour, les assiégés ne répondent que par intervalles : ils ménagent leurs munitions, leurs pièces au reste ne fonctionnent qu'avec difficulté.

Pendant trois jours ce bombardement continua sans relâche; le 4 août les Espagnols tentèrent un assaut simultané sur trois points différents : sur le rempart où l'attaque était plus acharnée, Mina, une longue lance à la main, faisait des prodiges de valeur. Il reçut une blessure, mais l'ennemi fut repoussé avec perte.

Au bombardement, aux attaques, aux surprises de guerre, vient bientôt se joindre un fléau terrible : la soif! La petite provision d'eau, recueillie à la hâte avant l'arrivée des royalistes, est déjà tarie; la communication avec le ravin où les soldats allaient en chercher, est coupée par l'ennemi, fortement posté en cet endroit : et même durant la nuit des sentinelles défendent son approche.

Précédemment Mina avait eu la pensée, pour amener l'eau dans l'intérieur du fort, de faire creuser des citernes ; mais la saison des pluies, où l'on entrait, avait fait différer ce projet. On eut bientôt consommé les eaux stagnantes, puisées au fond des rochers : les angoisses de la soif commencèrent; quatre jours s'écoulèrent sans qu'une goutte d'eau vînt

abreuver la malheureuse garnison. Quelques-uns ne pouvant résister à cette torture, s'échappèrent, au péril de leur vie, sous les balles des Espagnols, pour cueillir des pieds de céleri sauvage qui croissaient autour du fort. La situation devenait de plus en plus intolérable; d'une heure à une autre les soldats épuisés de souffrances ne pouvaient plus faire leur service; les cris déchirants des enfants qui demandaient à boire à leurs mères éplorées, et la douleur de celles-ci qui se traduisait en longs sanglots, ajoutaient à ces scènes de désolation une horreur particulière! La contenance de Mina montrait combien il ressentait les maux de ses compagnons; il essayait de les soutenir par l'espérance que le Dieu de la nature ne les abandonnerait pas; il leur désignait les gros nuages qui commençaient à charger l'atmosphère, et à courir dans le ciel, comme la source d'où le secours devait tomber!

L'exemple et l'observation de Mina leur rendirent un peu d'espoir, et inspirèrent à chacun le désir de se montrer supérieur à la rigueur de la fortune. Dans une attente anxieuse ils observent l'approche des gros nuages noirs qui s'avancent; tous les vases, tous les tonneaux sont préparés pour recevoir cette pluie bienfaisante; les femmes invoquent avec ardeur les images des Saints. Les nuages se rapprochent, planent au-dessus du fort, aucun bruit ne se fait entendre au mi-

lieu de l'anxiété générale de la garnison : les tonnerres de l'artillerie de l'armée espagnole, les hurlements sauvages des soldats qui se préparent peut-être à l'assaut, rompent seuls le silence. Les nuages errants paraissent s'arrêter au-dessus des assiégés : c'est la réalisation de cette attente si ardemment désirée ; quelques gouttes de pluie tombent : l'anxiété est à son dernier point.... Mais bientôt les nuages passent et vont se résoudre en pluie abondante sur le camp royaliste !

Le langage humain est impuissant à rendre le désespoir et la douleur de la malheureuse garnison !

Cependant au bout de quatre jours une pluie assez forte tomba dans Sombrero ; en dépit du feu incessant de l'ennemi on put recueillir assez d'eau pour se désaltérer et en faire provision.

Le généralissime des patriotes D. Antonio Torrès qui occupait la forteresse de *Los-Remedios* à peu de lieues de là, fit une tentative pour venir au secours des assiégés ; il se mit en marche avec un corps de troupes et des vivres, mais animé d'un mauvais vouloir contre Mina, dont il craignait la supériorité, il s'y prit d'une telle manière qu'il tomba dans une embuscade près de *Silao :* ses soldats furent battus, et les Espagnols s'emparèrent des vivres. Sans rien tenter davantage, quoiqu'il en eût encore le pouvoir,

Torrès retourna précipitament à Los-Remedios, satisfait d'abandonner à une perte certaine celui qu'il regardait comme un rival, avec l'apparence cependant d'être venu à son secours !

Mina et les siens étaient donc bien livrés à eux seuls ! Les royalistes, malgré leur supériorité, n'osaient plus renouveler un autre assaut : ils employèrent tous leurs efforts à réduire la place par la famine. Des détachements de cavalerie furent placés nuit et jour dans les défilés de la montagne de *Comanja ;* des tirailleurs postés sur les hauteurs qui dominaient Sombrero inquiétèrent cruellement les assiégés.

Ceux-ci eurent bientôt épuisé leur provision d'eau : aux horreurs de la soif ne tardèrent pas à se joindre celles de la faim !

Les mulets, les ânes et les chiens avaient été précédemment abattus pour les besoins de l'alimentation ; un grand nombre de ces animaux étaient morts de maladie, et comme on n'avait pu les enterrer, leurs cadavres gisaient épars çà et là, répandant une odeur infecte : des bandes de grands vautours noirs, attirés par cette curée, tournoyaient au-dessus du fort.

Mina, en proie aux pensées les plus poignantes, vit que la chute de Sombrero était inévitable, si un secours n'arrivait pas du dehors (privé de communications, il ignorait la tentative avortée de Torrès). Il

résolut en conséquence de l'aller chercher. Au milieu d'une nuit épaisse, suivi de trois aides-de-camp, il s'engagea dans un défilé, et trompant la vigilance de l'ennemi il parvint à s'échapper sain et sauf. Il eut bientôt la déception d'apprendre l'entreprise infructueuse de Torrès; le mauvais vouloir des chefs patriotes se manifestait de toute part : aucun corps de troupes n'était concentré dans le voisinage, prêt à porter un prompt secours aux assiégés, et nul convoi de vivres ne prenait la route de Sombrero. Rempli d'amertume à la vue de l'hostilité flagrante que lui opposaient ceux-mêmes pour lesquels il s'était engagé dans tant de périls, Mina envoya au colonel Young qui commandait en son absence à Sombrero, un message portant l'ordre d'obtenir une capitulation aussi avantageuse que possible des Espagnols.

Il était temps ! la malheureuse garnison avait atteint la dernière limite de ses souffrances, chez quelques-uns l'excès des maux avait égaré la raison. La plus cruelle torture venait toujours du manque d'eau : plusieurs soldats suçaient du plomb, demandant au métal une passagère sensation de fraîcheur !

On capitula. Le général Linan avait promis expressément la vie sauve.

Ce fut une triste journée que celle du 18 août; les compagnons de Mina, dont les traits contractés laissent

lire les privations qu'ils ont endurées, imposent silence à leurs souffrances pour ne pas trembler devant l'ennemi et sortent en bon ordre; ceux qui ne peuvent se traîner qu'avec peine s'appuient contre les plus forts : ils défilent lentement devant les Espagnols. Tout à coup ceux-ci rompant leurs rangs, se précipitent sur eux, le sabre haut. Affaiblis comme ils le sont les malheureux assiégés se défendent peu : on les massacre impitoyablement. Quelques-uns qui s'échappent dans les défilés sont poursuivis, repris et tombent percés de coups, d'autres plus heureux parviennent à fuir !

La férocité des Espagnols n'épargna même pas les blessés demeurés dans l'ambulance; au mépris de tous les sentiments humains, il les achevèrent sur leur lit de douleur !!

VI

Le désastre de Sombrero affligea Mina, mais n'anéantit pas sa vigueur d'âme. Quelques-uns de ses malheureux compagnons, échappés au massacre, le rejoignirent à grand'peine à Los Remedios, où lui-même s'était réfugié.

Brûlant de venger sa défaite, il somma le généra-

lissime Torrès de lui fournir les forces qu'il lui avait promises pour reprendre la campagne. Torrès, qui jusque-là avait toujours reculé l'accomplissement de sa promesse, s'exécuta enfin. Mais sa duplicité trouva encore moyen de nuire à celui qu'il regardait comme un rival. Après avoir rassemblé huit ou neuf cents hommes, il lui en confia le commandement et exigea en retour que les officiers revenus de Sombrero seraient laissés à Los Remedios pour l'aider, disait-il, à fortifier davantage cette place en prévision d'une attaque prochaine. Mina, contraint par la nécessité dut se séparer à regret de ceux qui avaient été les compagnons de ses périls. Les nouvelles troupes placées sous ses ordres différaient étrangement de celles qu'il avaient perdues; c'étaient moins des soldats qu'une multitude confuse, mal armée, embarrassée de femmes. La subordination y était inconnue; chacun avait plus ou moins la prétention d'être chef : quiconque commandait une cinquantaine d'hommes s'intitulait colonel, et un simple détachement comptait jusqu'à dix-huit capitaines dans ses rangs.

Pour aguerrir cette multitude et pouvoir la rendre propre à la campagne de guerrillas qu'il allait entreprendre, il eut fallu à Mina le secours des officiers qui avaient appartenu à sa première armée, mais Torrès lui avait enlevé à dessein cette ressource.

Il partit le 1er septembre de Los Remedios : il ne devait plus songer à marcher sur Mexico, dans le présent du moins; le but de ses opérations était donc désormais de tenir la campagne, de s'emparer des territoires occupés par les Espagnols et de les chasser graduellement des provinces de l'est.

Le *Bajio* était le théâtre où ce plan devait s'exécuter : on appelle ainsi un bassin de quatre-vingts lieues de circonférence, borné par la Cordillière du côté de Guanajuto.

Après s'être emparé du rancho de *Bisochio* et de la ville de *San-Luz* de *La Paz*, Mina résolut de venir attaquer le général royaliste Orrantia, fortement retranché à la *Caxa*. Cette hacienda posée sur une colline, dominait une vaste plaine : garnie de meurtrières et de créneaux elle présentait l'aspect d'une construction du moyen âge.

Une nombreuse garnison la défendait. Les bandes de Mina échouèrent dans leur attaque : accablées par les balles des ennemis embusqués derrière les créneaux elles plièrent promptement, et ne tardèrent pas à s'enfuir de toutes parts, en dépit des efforts que faisait l'héroïque guerrillero pour les rallier. Ce n'était plus à ses braves aventuriers américains qu'il avait affaire, mais à une canaille mexicaine, la pire de toutes.

Cet échec lui démontra la nécessité, pour le succès de sa campagne, de posséder une place forte dont il ferait le centre de ses opérations, où il trouverait un refuge assuré en cas de poursuite; dans ce dessein il jeta les yeux sur la ville de Guanajuto. Solidement fortifiée, pourvue de vivres et de munitions, offrant par ses mines d'argent de grandes richesses, elle réalisait les avantages qu'il cherchait; il voulut tenter de la prendre.

Guanajuto est entourée de hautes montagnes sur la pente desquelles on l'a bâtie; le *Cerro del Gigante* (le Pic du Géant) en est le plus élevé. La route principale qui conduit à la ville serpente à travers un ravin d'une interminable longueur, nommé *Canâda de Marfil*. Du côté des montagnes, des défilés étroits et presque inaccessibles, conduisent jusqu'aux faubourgs. Pour s'emparer régulièrement d'une telle position il aurait fallu une puissante artillerie, Mina en manquait absolument : apprenant bientôt que le général Orrantia, encouragé par sa victoire précédente, s'était mis à sa poursuite, il résolut de précipiter son projet, et de suppléer par la hardiesse d'une brusque attaque aux moyens matériels qui lui faisaient défaut.

Le 23 octobre, à onze heures du soir, Mina suivi de ses troupes se mit en mouvement; la nuit était froide

et humide, la lune voilée par le brouillard ne jetait que des lueurs indécises.

A mesure qu'on avançait les ténèbres semblaient devenir plus épaisses; les hommes marchaient en silence, et à l'exception de quelque cours d'eau qui bouillonnait contre les pierres, de l'oiseau moqueur qui de temps à autre jetait ses cris plaintifs, ou du corbeau qui déchirait l'air de ses croassements, rien ne troublait la solennité de la nature. Bientôt on s'engagea dans des défilés si étroits qu'on ne pouvait passer qu'un de front.

Mina avec son avant-garde et quelques éclaireurs arriva le premier à l'entrée des faubourgs de Guanajuto; il attendit pendant plus d'une heure, en proie à toutes les anxiétés, le reste de sa petite armée que l'obscurité et les difficultés de la route retardaient.

Quand tout le monde fut enfin réuni, on pénétra dans le principal faubourg plongé alors dans le plus profond silence; à peine avait-on fait quelques centaines de pas que tout à coup se montrèrent des soldats espagnols qui poussaient une reconnaissance, et la lueur des torches laissant apercevoir les nouveaux venus, ils marchèrent droit à eux. En se voyant subitement découverts il y eut parmi ceux-ci un moment d'hésitation, mais Mina comprenant qu'il fallait empêcher ce détachement peut-être isolé, de donner

l'éveil général, ordonna aux siens de fondre dessus. Une courte et terrible lutte s'engagea à la baïonnette: la plupart des soldats royalistes furent massacrés.

Après ce premier exploit les hommes de Mina, dans leur hâte de parvenir au cœur de la ville avant d'être découverts de nouveau, continuent leur course avec célérité. Il est trop tard ! quelques soldats ennemis, échappés à leurs coups, ont été répandre l'alarme : à peine ont-ils atteint l'extrémité du faubourg que le canon commence à tonner de la forteresse de Guanajuto, les habitants s'éveillent, toute la place est pleine de rumeurs. Des détachements espagnols surgissent de tous côtés pour repousser les assaillants. A la vue de l'ennemi en force si supérieure, une panique s'empare des patriotes : dès les premiers coups de fusil ils rompent leurs rangs et remontent dans le faubourg pour gagner les défilés.

Mina désespéré cherche à les rallier; il les supplie de revenir au combat, mais c'est en vain : sa voix est méconnue. Entouré lui-même d'Espagnols le guerrillero Navarrais se défend en lion : entraîné par quelques-uns de ses officiers, c'est en frémissant qu'il abandonne le lieu de la lutte. Les royalistes n'osent poursuivre les fuyards dans les ténèbres de crainte de tomber au milieu de quelque embûche. Cependant l'effroi qui avait saisi les lâches soldats de Mina

était tel que ne s'apercevant pas qu'on ne songeait nullement à les inquiéter dans leur fuite, ils se précipitent en désordre vers les défilés. Là, il y eut une horrible confusion. Dans ces sentiers tortueux qui ne permettaient qu'à un seul homme de passer de front, tous voulurent s'élancer les premiers; un grand nombre d'entre eux périrent ainsi étouffés.

Revenu enfin à son campement de San-Luis de la Paz, Mina fut accablé d'un nouveau surcroît d'alarme : il apprit que le général Orrantia n'était plus qu'à quelques lieues de lui.

Il passa le reste de la nuit dans une poignante inquiétude; découragé par ses revers, saisi de cette lassitude douloureuse qu'éprouvent ceux dont la fatalité a déjoué successivement tous les efforts, sans projet immédiat, il résolut de licencier ses bandes. La prudence au reste exigeait cette détermination : attendre Orrantia avec des soldats abattus comme les siens, c'eût été courir à une perte certaine, mieux valait donner le change à l'ennemi.

Le jour venu, il leur fit part de son dessein et donna ordre à chaque détachement de regagner son district par une route différente.

De son côté il se disposa à se rendre au rancho de Venadito, appartenant à un de ses amis le docteur Herrera, où il devait trouver un refuge sûr.

VII

Après avoir assisté au dispersement des siens, avec trente cavaliers, et avec quarante hommes de pied qu'il avait gardés, Mina à son tour prit en toute hâte le chemin de *Venadito*. Pour achever de dépister entièrement les Espagnols, il suivit des chemins détournés; il arriva avec sa petite troupe dans un *pueblo* de peu d'importance qui se trouvait sur son itinéraire.

C'était un dimanche. Un *padre* qui venait de *Silao* y officier toutes les semaines, finissait ses devoirs religieux lorsque Mina entra. Le padre accourut sur son passage et lui offrit ses respects et ses services avec cette flagornerie et cette feinte humilité qui sont souvent les indices de la dissimulation.

Mina, suivant sa coutume envers les gens de sa sorte, le traita avec bienveillance, mais se tint sur ses gardes. En effet il y avait chez les indépendants un usage aussi pernicieux qu'impolitique : c'était de permettre aux prêtres de quitter les villes royalistes et de venir se mêler à eux. Parmi ces hommes se trouvaient souvent des espions: ils prenaient des renseignements, des informations qu'ils rapportaient aux

Espagnols. Quoi qu'il en fût du padre, il sut bientôt ou devina vers quel refuge Mina se dirigeait, et à peine ce dernier était sorti du village qu'il se hâta de monter sur sa mule et disparut. Il regagna Silao qui est à quelques lieues de là. Le général Orrantia occupait en ce moment cette ville avec ses troupes: dérouté par le dispersement subit de la petite armée de Mina, il avait complétement perdu sa trace et celle de son chef.

Il s'entretenait de cette étrange disparition avec ses officiers, lorqu'on vint lui annoncer qu'un prêtre demandait à l'entretenir pour lui apprendre une nouvelle de la plus haute importance: il ordonna qu'on l'introduisît. Le padre lui déclara alors que dans le pueblo où il avait l'habitude d'officier toutes les semaines, Mina venait de passer avec quelques-uns des siens, se dirigeant vers le rancho de Venadito.

Orrantia reçut cette nouvelle avec une joie extrême. Sans laisser à ses soldats le temps de se reposer davantage, il donna l'ordre de sauter en selle, et de marcher toute la nuit pour être à l'aurore au Venadito.

Cependant Mina, poursuivant sa route, était bientôt arrivé au rancho du docteur Herrera [1], son ami. Il fut accueilli cordialement.

[1] Le docteur Herrera était un créole mexicain que Mina avait connu à la Nouvelle-Orléans.

Le Venadito, composé de quelques maisons, était situé près d'une *barranca* de forme circulaire, devant laquelle s'étendait une plaine; des taillis épais, entremêlés d'énormes quartiers de roc s'étageaient au-dessus de la barranca. La seule route qui conduisît de Silao au Venadito serpentait à travers un ravin étroit : le rancho offrait donc une retraite sûre.

Herrera apprit à Mina que le général Orrantia était revenu à Silao, et que très-probablement il avait perdu ses traces. Rassuré, il prit quelques dispositions, et fit camper devant le rancho son petit corps de cavalerie avec ordre de ne pas s'en écarter durant la nuit. Épuisé de fatigue par les veilles et les dangers qu'il avait essuyés depuis quelques jours, il se retira pour se livrer au sommeil dans un appartement préparé au fond d'un bâtiment de derrière.

Orrantia, parti le soir de Silao dévorait la distance qui sépare cette ville du Venadito : aux premiers rayons de l'aurore il y arriva. Pour s'emparer plus aisément de Mina il plaça ses dragons en embuscade : dérobés par un accident de terrain, les Espagnols, les armes à la main, se tinrent prêts à l'attaque. Les cavaliers de l'escorte de Mina avaient dessellé leurs chevaux; rassurés par l'aspect tranquille des alentours, ils se livraient à différentes occupations. Les royalistes ont bientôt remarqué cette attitude désar-

mée, et, à un signal de leur chef, ils s'élancent avec la rapidité de l'éclair sur ceux qu'ils veulent surprendre. Terrifiés de cette agression soudaine, les hommes de Mina, loin de se rallier, et d'opposer quelque résistance, se dispersent cherchant à fuir dans toutes les directions : les dragons espagnols les poursuivirent et en tuèrent plusieurs.

Réveillé cependant par ce tumulte dont il ignore encore la cause, Mina sort de son appartement, sans prendre une arme, et accourt sur le lieu de la lutte. Le spectacle qui s'offre à sa vue lui révèle l'étendue du danger : un grand nombre des siens sont déjà couchés sans vie sur la plaine, les autres s'enfuient vers les taillis et les rochers. De la voix et du geste il s'efforce de rappeler ces derniers, aucun ne paraît l'entendre!

De son côté Orrantia a aperçu son adversaire :

— Sus! Sus! au traître, crie-t-il à ses cavaliers, qu'on s'empare de lui!!

Aussitôt Mina est environné, saisi, garrotté, tandis qu'à quelques pas de lui Herrera, qui accourait au secours de son ami, tombe égorgé par un dragon!

Le noble guérillero était désormais entre les mains de ses implacables ennemis!

VIII

Il fut conduit d'abord et jeté dans les fers à Silao, on le traîna ensuite à Irapuato, puis dans les quartiers du général Linan, près de Tépéaca, non loin de Los-Remedios!

Le vice-roi informé de la capture de Mina envoya aussitôt l'ordre de l'exécuter. L'héroïque guerrillero reçut cette nouvelle sans aucune émotion. Les Espagnols désiraient connaître en détail tous ses plans: il résista aux interrogations, aux insinuations qui avaient pour but de lui faire dévoiler ses desseins ultérieurs. Aucune plainte ne lui échappa contre la destinée; il regretta seulement de n'avoir pas débarqué un an plus tôt à Mexico, où ses services auraient été plus efficaces; il regretta aussi de mourir sans pouvoir s'acquitter envers certaines personnes qui l'avaient généreusement aidé dans son entreprise. Le 11 novembre 1817, — un peu plus de six mois après son débarquement, — il fut conduit au lieu désigné pour l'exécution par un détachement du régiment de Saragosse. La dernière scène de la vie de Mina ne contredit point son caractère et ses antécédents. Il marcha

d'un pas ferme vers l'endroit fatal, il recommanda aux soldats de bien viser:

— *Ne me faites pas souffrir!* ajouta-t-il.

L'officier donna le signal accoutumé, et Mina tomba à terre[1] percé de balles!!

Ainsi finit le noble guerillero, jeune encore: il n'avait que vingt-huit ans! Sa courte mais brillante carrière suffit pour lui donner une place distinguée dans cette liste de héros qui ont payé de leur sang de généreux efforts pour abattre la tyrannie et répandre sur le genre humain les bienfaits de la liberté!!

[1] Le Gouvernement du vice-roi était si désireux d'avoir la certitude de la mort de Mina, que le général Linan eut ordre de faire assister à son exécution tous les médecins des régiments européens. Ceux-ci durent constater par un procès-verbal l'exécution de Mina, le nombre des balles qui avaient pénétré dans son corps, et de celles qui avaient déterminé la mort! La *Gazette de Mexico* publia ce singulier document.